

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER
20, rue Monsieur
PARIS VII^e

COTE DE CLASSEMENT n° 1518

SCIENCES HUMAINES

ANDRANORO, LIEU PAIEN DES ENVIRONS DE TANANARIVE

par

L. MOLET

n° 1518

I.R.S.M.
1956

A N D R A N O R O

LIEU PAÏEN DES ENVIRONS DE TANANARIVE

Aux environs immédiats de Tananarive, la capitale malgache, hérissée de quatre-vingts temples protestants et d'une vingtaine d'églises romaines, se déroulent presque chaque quinzaine des cérémonies païennes, en l'honneur des personnages sacrés de la tradition malgache: Vazimba, rois de la dynastie merina ou personnes ayant participé de leur caractère surnaturel, parents, épouses, devins. Ce culte passe ces dernières années par un véritable réveil et provoque même la concurrence de deux sectes païennes.

C'est le récit de l'une de ces cérémonies que l'on va lire ci-dessous:

A quelques kilomètres au Nord-Ouest de Tananarive, un amoncellement ancien de gros rochers granitiques usés, surplombe un coude de la rivière Mamba. C'est là que, jadis, dit la légende, aurait disparu une sorte de fée nommée Ranoro, naïade devenue femme, qui avait pour fady, interdit impératif, le sel. Elle avait consenti, dit-on, à épouser un homme mais celui-ci, dans un accès de colère contre leur fille, prononça le mot défendu... Ranoro prit sa fille par la main, s'enfonça dans la

rivière et ne reparut plus. Pourtant, sa puissance extraordinaire continue à s'exercer au profit de ceux qui s'abstiennent de sel et viennent l'invoquer auprès de ces rochers ou dans la grotte voisine.

Divinité champêtre, elle aide les cultivateurs et assure de bonnes récoltes de riz, tant en rendant la terre féconde qu'en envoyant la pluie - ni trop ni trop peu - en écartant la grêle et les sauterelles. Divinité féminine, elle est censée accorder des enfants. Le plus généralement, on lui offre des haricots blancs, du riz, des bonbons, du sucre brut, des bananes qu'on abandonne sur les pierres, et des oiseaux d'eau blancs, oies ou canards, dont on répand le sang et que l'on rapporte chez soi pour les manger sans sel.

Ses jours préférés sont le mercredi et le jeudi; mais une fois par an, un peu avant le commencement de la saison des pluies, on vient lui offrir un sacrifice solennel.

Cette fête eut lieu le 27 Novembre en 1955, et le 1er Novembre en 1956.

Une enceinte de terre délimite les lieux les plus saints: rochers émergeant du sol, au pied d'une sorte de muraille à pic au Nord, une petite porte à chacun des trois autres points cardinaux. On accède par la porte de l'Est. A l'entrée, un écriteau énumère, en langue malgache, les principales interdictions: cigarettes et tabac à chiquer, porter des chaussures, le pain. Mais chacun sait également qu'on ne doit pas porter de chapeau, ni ouvrir ombrelle ou parapluie, ni apporter quoi que ce soit qui contienne du sel ou prononcer ce mot.

De la porte de l'Ouest partent deux sentiers distincts:

l'un escalade les rochers et mène au "tombeau". Ce ne peut être celui de Ranoro, mais le paganisme ne se trouble pas de cette incohérence et tient à associer un défunt à son culte. L'autre mène à une grotte basse et profonde de 3,5 m où sont rangées quelques pierres plates. On y dépose des offrandes.

C'est en dehors de l'enceinte que se fait la vente des beignets, limonades, ainsi que la cuisine.

Dès la veille au soir, des fidèles étaient arrivés et avaient passé la nuit sur les lieux, veillant fort tard, chantant et dansant en l'honneur de Ranoro. Le jeudi matin, tôt, la grande majorité du groupe, une cinquantaine de personnes des deux sexes partirent au devant du zébu sacrificiel que l'on trouva, comme prévu, au village de Nosivavaka où il avait été amené.

Deux longues cordes solidement liées à la base des cornes et tenues chacune par une douzaine d'hommes l'une devant, l'autre derrière le boeuf, l'obligeaient à marcher dans le cortège en suivant la route sans qu'il puisse s'écarter ni s'emballer. Cette célébration du boeuf (mirary omby) était d'autant plus indispensable qu'il serait impossible de le faire tourner sept fois, épaule gauche en dedans, autour de l'autel ou du tombeau, comme à l'accoutumée. La disposition des lieux ne s'y prêtait pas. Ce cortège comprenait les hommes tenant les cordes ainsi que les femmes, vêtues de robes vertes pour la circonstance, chantant et battant des mains, et portant sur la tête des corbeilles de vannerie à couvercles. De longs hochets secoués en cadence, une grosse caisse et quelques petits accordéons constituaient l'orchestre. En tête marchaient deux hommes

portant une inscription sur toile, peinte et décorée, et nommée "portail" (yavahady).

Après avoir suivi la digue qui longe la Mamba, dégringolé le chemin dans les blocs éboulés, passé la petite porte étroite, le cortège du zébu arriva dans l'enclos sacré où l'animal fut entravé.

Sans cesse, des campagnards apportaient les offrandes de leurs familles et les remettaient à ceux qui, pieds nus, se chargeaient de les déposer sur le rocher sacré.

Vers neuf heures et demie, de l'eau de la rivière fut puisée dans deux grands récipients de fer-blanc. Le grand prêtre la consacra en y plongeant sa bague d'or, puis elle servit à la purification rituelle de la victime qui fut arrosée depuis les naseaux jusqu'à la queue et tout spécialement à la bosse qui était ferme, pleine et bien dressée.

Le grand prêtre, Rajao, prononça alors une longue prière adressée tout à la fois au Dieu tout puissant, et aux êtres légendaires appelés Vazimba, dont faisait partie Ranoro particulièrement nommée, invoquée avec les titres enviés de "vieille femme, madame, maman", (Rafotsy, Ramatoa, Ineny). Rajao n'eut garde d'oublier de mentionner les douze montagnes sacrées "où les Malgaches priaient bien avant qu'on eût construit toutes les églises", les noms des princes, rois et reines malgaches défunts et de tous les ancêtres protecteurs dont on attendait le secours et les bénédictions: de bonnes récoltes pour le riz, la réussite de toutes les affaires en train ou à entreprendre, l'accomplissement des travaux des champs, "que les petites bêtes deviennent grosses, que les grosses deviennent grasses, que

ceux qui cherchent un mari ou une femme en trouvant que ceux qui sont mariés aient des enfants, que tous les esprits soient éclairés et lucides". On pouvait reconnaître au passage les phrases pieuses assez semblables à celles dites dans les temples protestants et l'assistance ponctuait la prière et s'y associait, non pas en disant "Amen", mais par le mot "Màsina - qu'il soit saint" prononcé après chacun des noms propres cités par le grand prêtre et terminant l'oraison écoutée à genoux ou accroupi.

Puis le zébu, ligoté, fut jeté à terre sur le côté droit par des hommes qui lui attachèrent les pattes postérieures sur les antérieures. Les quatre sacrificateurs étaient là portant le couteau et le fusil à aiguiser, une petitealebasse et une grande coupe en verre.

La victime fut orientée Est-Ouest, puis ses cornes fichées en terre, le mufle fut abaissé vers l'Est faisant saillir la gorge. Le fanon fut incisé, la chair mise à nu et le couteau trancha une veine principale. Du sang fut recueilli dans laalebasse par un sacrificateur qui, précédé d'un porteur de sagaie, courut le verser dans les endroits sacro-saints du lieu: un creux dans une pierre près de l'entrée, semblable à un bénitier naturel, une pierre noire au Sud, différents points de la pierre, censés par leur ressemblance fortuite avec le sexe féminin jouir de vertu spéciale pour donner la fécondité. Laalebasse fut remplie une seconde fois et vidée sur le tombeau surplombant l'enceinte, une troisième fois dans la grotte obscure, puis, toujours au pas de course, une quatrième fois sur le sommet de la pierre principale, pour terminer. Entre chaque prélèvement, trois hommes serraient énergiquement, à pleines

mains la veine pour empêcher, mais en vain, le sang de couler.

Enfin, la blessure fut largement débridée, la coupe fut remplie à ras bord, puis on laissa le sang se répandre librement à terre.

Puisant avec sa main pliée en cuiller, un sacrificateur distribuait à qui le demandait des caillots de sang que les gens recevaient dans la bouche et absorbaient aussitôt. Puis, un autre sacrificateur prit la coupe à son tour et continua la distribution de cette communion en trempant son majeur droit dans le sang, le mettant dans la bouche des gens qui s'offraient, et traçant sur leur front une croix sanglante qui noircissait en séchant. On prenait ce sang pour s'associer à la prière prononcée et pour avoir part aux bénédictions attendues. J'estime à environ 75 personnes le nombre des communiants, en comptant les enfants et les bébés, dont certains n'avaient que quelques mois à peine.

Et presque aussitôt les phénomènes d'excitation religieuse qui jusqu'alors avaient été discrets se manifestèrent avec véhémence. Des hommes, des femmes se mirent à trembler, gesticuler, tournoyer, les mains en l'air, danser convulsivement, l'air égaré, prononçant des paroles hachées, parfois incohérentes. C'étaient les esprits invoqués lors de la prière qui se révélaient aux vivants par le moyen des inspirés. Et nombreux étaient les assistants qui, souhaitant connaître l'avenir, posaient des questions. Ils écoutaient ensuite avec attention et tâchaient d'interpréter les lambeaux de phrases hoquetées par les médiums. Ces réponses sont toujours très semblables et peuvent être rattachées à des habitudes fixées par la coutume. Car ces hommes et ces femmes vaticinants, aussi rem-

plis puissent-ils être des esprits dont ils prétendent être les intermédiaires, obéissent à des règles assez fixes et qu'ils ont appris au cours des séances auxquelles ils ont assisté antérieurement.

Il peut s'agir de guérir telle ou telle maladie, de l'éventualité d'un mariage, d'une rivalité à vaincre, d'une jalousie à surmonter, d'une affaire à conclure. Chacun vient avec ses préoccupations toutes terrestres et égoïstes, sans chercher à les déguiser sous des dehors pieux, moraux ou altruistes. Et cette ferveur, malgré ses aspects morbides, est vraie et sincère. Voyez cet homme âgé qui, à genoux devant la pierre, tout absorbé dans son oraison, indifférent à ce qui l'entoure, explique à mi-voix son affaire et formule l'aide qu'il sollicite; cette petite fille qui, les yeux fermés, guidée par son père, se dandine d'un pied sur l'autre, jusqu'au vertige, devant la pierre, pour entrer en communication avec un autre monde suprasensible. Ces femmes qui, en groupe, vont s'accroupir dans la grotte et y vont déposer quelques morceaux de gingembre pour demander une ardeur qui les quitte avec l'âge. Tout est spontané, presque individuel d'où cette impression de confusion et de désordre, sans pourtant qu'il y ait du tapage trop bruyant. Toujours en fond sonore, les crépitements des grains dans les hochets, les petits accordéons plaintifs et essouffés, des chants assez monotones et des claquements de mains plus ou moins vigoureux.

Dans cette cohue, quelques hommes s'affairent à dépecer le boeuf sur une natte de jonc. Autrefois, les morceaux étaient coupés avec le cuir, mais l'Administration interdit un tel gas-

pillage. Bientôt la tête, puis la bosse sont séparées du corps. Deux sacrificateurs s'en saisissent et dansant et tournant sur eux-mêmes vont, accompagnés par un groupe exalté, les déposer avec vénération en haut du rocher central.

Il est bientôt midi, désormais l'essentiel de la fête est accompli mais jusqu'au milieu de l'après-midi, des hommes, des femmes, tomberont en transes, vaticineront ou agenouillés, prononceront de muettes prières. Autour d'eux, la foule, sage, va doucement. Les uns sont assis et mangent leurs provisions, les femmes allaitent leurs bébés. On pose ou on enlève des bouteilles remplies d'eau de la rivière proche et qu'on a placé plus ou moins longtemps sur l'autel pour qu'elle se charge de vertu bénéfique. On reprend des remèdes malgaches, les colliers de perles-amulettes qu'on a déposés là aussi pour en renforcer l'efficacité.

Et en peu de temps, le boeuf n'est plus qu'une série de petits tas de chair et de graisse coupées en tout petits morceaux si bien qu'on ne sait plus de quelle partie de l'animal ils proviennent. Le secrétaire-trésorier appelle chacun de ceux qui se sont inscrits auprès de lui et lui ont remis une somme fixée au prorata des participants et du prix du boeuf, et on leur remet leur part plus ou moins importante.

Quand tout est à peu près distribué, les groupes familiaux rentrent chez eux emportant en plus de la viande et de la bouteille d'eau, un caillot de sang séché, ou une main de bananes ou une pincée de bonbons. Après avoir salué les amis et connaissances, on dit au revoir à la vieille Ranoro.

Il est quatre ou cinq heures, ceux qui demeurent loin

sont déjà partis, ceux qui habitent dans le voisinage restent volontiers dans ce lieu qui reprend peu à peu sa sérénité avec la douceur dorée de l'après-midi finissant, qui descend sur les digues et les rizières vertes du riz nouveau.

Parmi les derniers, part le grand-prêtre Rajao, l'aveugle qui voit l'invisible et n'a pas son pareil pour tirer l'horoscope. Sa femme, humble et menue, le conduit dans le dédale des rochers et en chemin, ils parlent déjà de la cérémonie qui inaugurerà l'année prochaine, auprès du tombeau d'Andriambodilova.

L. MOLET
Docteur ès-Lettres
Maître de Recherche
à l'Institut Scientifique de
Madagascar.